

Le secret c'est de tout dire !

Gianni Giovannelli

NOUVEAUTÉ



Traduit de l'italien
par Monique Baccelli
160 pages – 10 € (numérique : 4,99 €)

Dans ce roman palpitant et hilarant, Gianni Giovannelli expose sans fard l'existence erratique de Salvatore Messana. De la Seconde Guerre mondiale aux années de plomb, cet énergumène fait preuve d'un zèle remarquable pour mener l'inverse d'une vie bien rangée.

Ce personnage inoubliable est, dès son plus jeune âge, davantage porté sur la magouille que sur la religion, et fait ses gammes en volant des camions, entre deux balades en vespa. Séducteur invétéré, il découvre les charmes de l'adultère avec la belle Marcella, avant de répondre à l'appel du grand large pour éviter les ennuis, de la Turquie au Brésil. Véritable maître en matière de combines véreuses, son désaveu constant de la discipline le mène à fréquenter tant les gangsters milanais que la classe ouvrière. L'occasion pour lui d'affermir une bonne fois pour toute son dégoût du travail...

Pour ne jamais travailler, rien de mieux que de connaître à la lettre le Code du travail. Passé maître dans l'art de la perception d'indemnités de licenciement, il plumera ses chefs les uns après les autres, avec une grâce éminemment savoureuse. Difficile de ne pas s'enthousiasmer pour un tel individu, chez qui la lutte des classes prend des allures de partie de Monopoly, où le jackpot n'est finalement jamais très loin de la case prison !

EXTRAIT: "Les Salemi, notamment, acceptaient tous les travaux saisonniers et, la période d'essai passée, ils étaient pris aussitôt de violents maux de tête, de syndromes dépressifs ou de rages de dent. Et l'entreprise ne les revoyait plus jusqu'à la fin de leur contrat. Ils arrondissaient leur salaire avec quelques petits travaux au noir ou la vente à la sauvette de ballons, piazza Duomo. Je me sentais vraiment bien dans ce 'petit monde moderne', où l'on empruntait de l'argent sans jamais le rendre et où on se roulait affectueusement l'un l'autre. Mais qui carottait qui?"

L'AUTEUR: Gianni Giovannelli est né à Ferrara en 1949, et a exercé la profession d'avocat à Milan. Il a écrit un grand nombre d'articles sur des sujets juridiques et littéraires, avec un certain goût pour la polémique. Il a publié en Italie les ouvrages *Svaraj Gandharva e Volta* (1985) et *Confessioni di un uomo malvagio* (1988). Il a également écrit sous le pseudonyme de Palmiro *Lettera al Giudice Forno* (1981) et *Poesie dalla latitanza* (1982).

Une belle entourloupe !

L'Uniformisation du monde

Stefan Zweig

INÉDIT

Dès 1925, Stefan Zweig pressent l'un des grands bouleversements sociaux de notre temps : l'uniformisation du monde. Alors que le concept de mondialisation reste toujours à inventer, il examine avec perplexité des sociétés qui gommant peu à peu toutes leurs aspérités. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Dans ces pages habitées d'une lumineuse mélancolie, il décrit déjà l'avènement de l'instantanéité et de la simultanéité, à travers la mode, le cinéma, la radio ou même la danse. Facilité par des bouleversements techniques profonds, ce culte de l'éphémère joue un rôle central dans l'uniformisation critiquée par Zweig.

S'il dénonce la gravité d'un tel processus, c'est tout simplement qu'il en va de notre liberté. À une époque où le fascisme commence à poindre, Zweig nous met en garde contre une autre forme de tyrannie. Car il n'y a qu'un pas de l'uniformisation des modes de vie à la servitude volontaire des individus. En écho à la massification de la vie sociale, cette uniformisation ouvre finalement la porte à toutes les dérives autoritaires du pouvoir, dont Zweig perçoit le risque avec sensibilité. Dernier recours pour les individualités récalcitrantes : fuir en elles-mêmes, pour oublier l'oppression du collectif.

Stefan Zweig
L'Uniformisation du monde

ALLIA

Édition bilingue

Traduit de l'allemand

par Francis Douville Vigeant

48 pages – 3,10 € (numérique : 1,99 €)

Tout ce que l'on écrivait
restait un bout de papier,
lancé contre un ouragan.

EXTRAIT : “Les visages finissent par tous se ressembler, parce que soumis aux mêmes désirs, de même que les corps, qui s'exercent aux mêmes pratiques sportives, et les esprits, qui partagent les mêmes centres d'intérêt. Inconsciemment, une âme unique se crée, une âme de masse, mue par le désir accru d'uniformité, qui célèbre la dégénérescence des nerfs en faveur des muscles et la mort de l'individu en faveur d'un type générique.”

L'AUTEUR : Stefan Zweig (1881-1942), de nationalité autrichienne, est l'un des auteurs de langue allemande majeurs du ^{xx}e siècle. Issu d'un milieu bourgeois, il est un écrivain précoce. Sa vie est jalonnée de voyages, notamment en Europe, et de rencontres avec les personnalités intellectuelles de son temps. Romancier, essayiste et dramaturge, Zweig est l'auteur de plusieurs classiques, comme *Amok* ou *La Confusion des sentiments*. S'il rencontre le succès de son vivant, son existence bascule à l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Exilé au Brésil et désespéré par la guerre, il se suicide en 1942.

Que reste-t-il de la poésie ?

Dana Gioia

INÉDIT



Traduit de l'anglais
par Renaud Toulemonde
96 pages – 7 € (numérique : 3,99 €)

La société considère déjà
la poésie comme morte

Suffit-il de publier de la poésie pour devenir poète ? L'ambition d'être publié n'est-elle pas finalement le plus grand obstacle à la libre création poétique ? Dana Gioia pose un regard acerbe sur la poésie contemporaine, traversée par une crise symptomatique d'une époque obnubilée par le paraître.

En cause, notamment, le monde universitaire et son échec à élargir le public des lecteurs de poésie. En l'institutionnalisant, l'université a même annihilé tout le potentiel émancipateur de la poésie. C'est avec perspicacité que Dana Gioia critique ces poètes alignés sur la doxa universitaire comme les aiguilles d'une horloge, bien loin du dérèglement de tous les sens rimbaldien. Sans pour autant sacrifier les icônes du passé et les figures de poètes maudits, Dana Gioia constate surtout l'absence de projet esthétique profond et novateur chez les poètes d'aujourd'hui. L'aveuglement de la critique et le désintérêt croissant du public n'arrangent en rien cet état de fait.

Cet essai polémique paru dans *The Atlantic* en 1991 eut un immense retentissement, submergeant la rédaction de réactions venues de tous horizons, bien au-delà des cercles universitaires. Aujourd'hui, il n'a rien perdu ni de son actualité, ni de sa force provocatrice.

EXTRAIT : "La première question que les poètes se posent entre eux est 'Où enseignez-vous ?'. Le problème n'est pas que les poètes enseignent, un campus n'est pas un mauvais endroit en soi pour un poète. Le problème est quand tous les poètes enseignent. La société souffre de ce que les poètes n'amènent plus vitalité et imagination au cœur de la culture populaire car l'excellence littéraire est maintenant bridée par les normes universitaires."

L'AUTEUR : Dana Gioia est un écrivain et poète américain, né en 1950. Après avoir étudié à la Stanford Business School, il travaille dans l'agroalimentaire, et occupera le poste de vice-président de la General food Corporation. Lorsqu'il publie *Que reste-t-il de la poésie ?* dans le journal *The Atlantic* en 1991, il gagne une renommée mondiale. En 1992, il quitte le monde des affaires pour se consacrer exclusivement à l'écriture, en tant que poète et critique littéraire.

De l'amitié

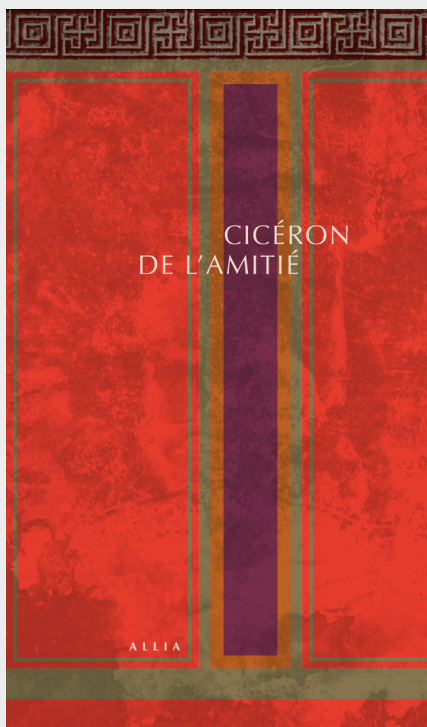
Cicéron

NOUVEAUTÉ

Comment reconnaître un ami? Dans ce dialogue fictif entre Laelius et ses deux gendres Fannius et Scaevola, Cicéron dévoile sa conception de l'amitié. Laelius y célèbre les qualités de son meilleur ami défunt : Scipion Émilien, brillant intellectuel et éminent homme public.

Nul doute pour Cicéron que la pratique de l'amitié va nécessairement de pair avec celle de la vertu. Pour le grand philosophe, l'amitié ne saurait conduire quiconque au déshonneur. Une amitié authentique ne peut donc exister conjointement à de mauvais agissements. Méfions-nous également des amitiés matérielles, avertit Cicéron. Car l'argent n'est pas moins précaire et instable à l'époque de la Rome antique qu'à celle du CAC 40. Or l'amitié requiert au contraire fermeté et solidité, vertus stoïciennes par excellence. L'ami est à l'écoute mais peut lever la voix, y compris pour asséner les vérités les moins agréables ; il cultive la probité et méprise les faux-semblants.

En se fondant sur des exemples tirés de l'histoire romaine, il met en valeur ce qu'il considère comme l'âge d'or de la République, lorsque celle-ci était menée par un groupe d'hommes lié par l'amitié telle qu'il la définit. Car *De l'amitié* est également un texte de combat, celui que Cicéron mène contre Marc Antoine, et l'amitié un programme politique en soi, afin que la société redevienne vertueuse.



Édition bilingue
Traduit du latin par
Mathieu Cochereau & Hélène Parent
144 pages – 7€

Tendez l'oreille,
gens de bien

EXTRAIT : “Outre que l'amitié apporte tant et plus de bienfaits, elle les devance tous, rien qu'en baignant l'avenir d'espoir et en prévenant la déchéance ou l'épuisement des nos âmes. Qui contemple son ami contemple donc, pour ainsi dire, son propre reflet. Et grâce à l'amitié, les absents se font présents, les pauvres deviennent riches, les faibles forts et, plus difficile à admettre, les morts reviennent à la vie, tant leurs amis vivent nimbés de leur honneur, de leur souvenir et de leur regret.”

L'AUTEUR : Né en 106 av. J.-C., mort en l'an 43, Cicéron put très jeune démontrer ses talents d'orateur, devenir grand avocat de Rome et connaître la gloire, lors du procès qui conduisit à la condamnation de Caius Verrès, gouverneur concussionnaire de la Sicile. Consul, il écrivit des œuvres de philosophie politique (*De oratore*, *De re publica* et *De legibus*) et un *Brutus*. Défenseur d'un idéal de formation universelle, il est souvent placé à l'origine de l'humanisme tel que conçu à la Renaissance.

La Mutilation sacrificielle et l'oreille coupée de Vincent Van Gogh

Georges Bataille



64 pages – 6,20 €

À l'origine de ce bref essai rédigé en 1930, un fait divers : au Père-Lachaise, un certain Gaston F., après avoir fixé le soleil, “reçut de ses rayons l'ordre impératif de se trancher un doigt”. Ce qu'il fit, avec les dents. À partir de ce cas, Bataille étudie le geste de Van Gogh se tranchant l'oreille, qu'il éclaire par l'analyse de son œuvre et par la comparaison avec les rituels sacrificiels d'automutilation dans les sociétés primitives.

Ce faisant, il élabore une réflexion sur le sens du sacrifice dans nos sociétés modernes, considéré comme l'action qui peut rompre l'homogénéité habituelle de la personne, imposée par la société, et aussi un exercice d'expiation. Avec une grande érudition, il pioche aussi bien dans le répertoire anthropologique que dans ses connaissances en histoire de l'art et sur la Grèce antique, pour finalement donner un éclairage complètement nouveau sur la vie et l'œuvre de Vincent Van Gogh.

Au-delà de la réflexion sur l'œuvre et la vie de Van Gogh, qui préfigure le texte d'Antonin Artaud, *Van Gogh le suicidé de la société*, on retrouve dans cet essai certains des thèmes fondamentaux de l'œuvre de Bataille. Cette édition reproduit également le compte rendu publié par les Annales médico-psychologiques sur le cas de Gaston F.

EXTRAIT : “Il est permis de douter que même les plus furieux de ceux qui se sont jamais déchirés et mutilés au milieu des cris et des coups de tambour aient abusé de cette merveilleuse liberté autant que l'a fait Vincent Van Gogh : allant porter l'oreille qu'il venait de trancher précisément dans le lieu qui répugne le plus à la bonne société. Il est admirable qu'il ait ainsi à la fois témoigné d'un amour qui ne tenait compte de rien et en quelque sorte craché à la figure de tous ceux qui gardent de la vie qu'ils ont reçue l'idée élevée, officielle, que l'on connaît.”

L'AUTEUR : De 1925 à sa mort en 1962, Georges Bataille a connu tous les mouvements intellectuels, littéraires et philosophiques de son temps, y prenant une part à la fois active et occulte. Après avoir traversé le surréalisme, il collabore aux revues *Documents* et *La Critique sociale*. Il fonde en 1937, avec Leiris et Caillaud, le Collège de sociologie, destiné à étudier les manifestations du sacré dans la société. Après la guerre, il crée la revue *Critique*. Ses écrits (*Histoire de l'œil*, *L'Expérience intérieure*, *La Littérature et le mal*, *L'Érotisme...*) font voler en éclats les frontières traditionnelles entre philosophie, poésie, roman, pornographie, méditation religieuse...

tantôt
l'homme sacrifie la bête,
tantôt la bête l'homme

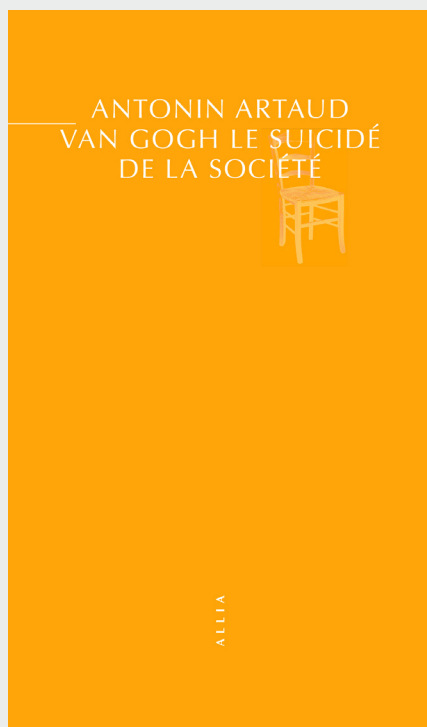
Van Gogh le suicidé de la société

Antonin Artaud

Van Gogh ne s'est pas suicidé. La société s'en est chargée. Avec toute la véhémence dont il est capable, Antonin Artaud replace la prétendue folie de Van Gogh dans son contexte, en tant que produit d'une construction sociale.

Cet état de supplicé, Artaud lui-même l'a vécu. La "lucidité supérieure" propre à l'artiste, et commune à l'auteur et à son sujet, lui permet de faire la part belle à la fougue du génie, force contestataire en soi et facteur de marginalisation. Qu'il soit poète ou peintre, l'artiste se voit enfermé dans un asile, comme Artaud le fut, ou incapable de s'intégrer dans une société qui confond génie et tare psychologique. Et quand Artaud aborde la peinture proprement dite, c'est comme si lui-même s'emparait du pinceau ou, au demeurant, du couteau. C'est tranchant, expressif, cinglant.

Les "épiphanies atmosphériques" des toiles de Van Gogh deviennent une réalité tangible, ses "chants d'orgue" une musique audible. La forme même de ce texte enlevé, empruntant les sentiers de la prose poétique, reflète le souci d'Artaud de faire état de ses propres expériences face à l'œuvre. Son rythme entre parfaitement en résonance avec les empâtements nerveux et tourmentés du peintre.



Édition illustrée
80 pages – 6,50 € (numérique : 3,99 €)

**Ce que les psychiatres ne croient jamais.
Ce que les génies croient toujours.**

EXTRAIT : "C'est un homme qui a préféré devenir fou, dans le sens où socialement on l'entend, que de forfaire à une certaine idée supérieure de l'honneur humain.

C'est ainsi que la société a fait étrangler dans ses asiles tous ceux dont elle a voulu se débarrasser ou se défendre, comme ayant refusé de se rendre avec elle complices de certaines hautes saletés.

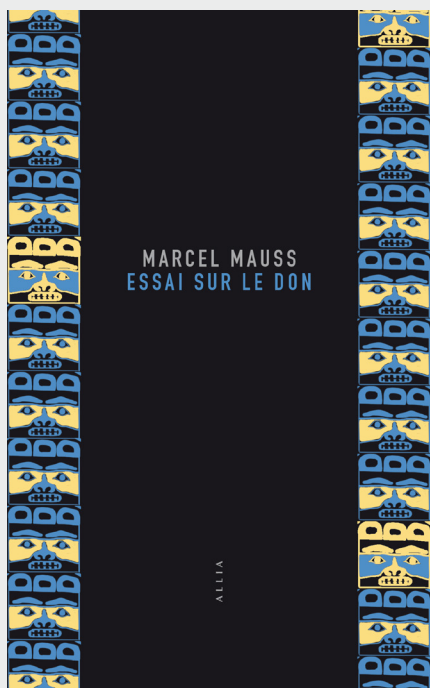
Car un aliéné est aussi un homme que la société n'a pas voulu entendre et qu'elle a voulu empêcher d'émettre d'insupportables vérités."

L'AUTEUR : Comédien (il apparaît dans *La Passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer ou dans *Napoléon Bonaparte* d'Abel Gance), Antonin Artaud (1896-1948) fera des forces incontrôlables imputables aux troubles nerveux dont il est affecté le ferment même de son œuvre ; elles sous-tendent *L'Ombilic des limbes* (1925), *Le Pèse-nerfs* (1927) ou encore *L'Art et la mort* (1929). Ne pouvant s'en délivrer, Artaud cultivera toute sa vie un sentiment de révolte, qui le conduit à adhérer brièvement au mouvement surréaliste vers 1925. Il a aussi imaginé de nouvelles formes de représentations théâtrales, conceptions exposées dans un volume de textes, *Le Théâtre et son double* (1938).

Essai sur le don

Marcel Mauss

NOUVEAUTÉ



240 pages – 10 € (numérique : 4,99 €)

On mêle les âmes
dans les choses ;
on mêle les choses
dans les âmes

“Nous n’avons pas qu’une morale de marchand”, énonce Marcel Mauss dans ce texte majeur de l’anthropologie du XX^e siècle. Il y expose le résultat de plusieurs décennies de recherches sur différentes sociétés archaïques. Non seulement il est possible d’envisager l’échange en dehors du marché, mais des économies éminemment complexes reposent sur le don et le contre-don. Le nom du système au cœur de son analyse est resté dans les annales : le potlatch.

Notamment pratiqué dans certaines tribus amérindiennes, ce rite somptuaire fondé sur la destruction de ce que l’on possède amène au sommet de l’échelle sociale seuls les individus capables de se séparer de tous leurs biens. En s’intéressant à ce système allant à l’encontre du rationalisme économique tel que nous le subissons, ce texte exerça une profonde influence sur l’ensemble des sciences humaines, jusqu’à Guy Debord et ses comparses de l’Internationale lettriste qui baptisèrent leur propre revue *Potlatch*.

Par la lumière qu’il jette sur la modernité, Mauss se révèle comme un véritable moraliste. Le potlatch et la kula revêtent avant tout une dimension spirituelle : la chose donnée n’est pas inerte, elle engage l’honneur de celui qui la donne, autant que de celui qui la reçoit. Cette dimension sacrée de l’échange nous fait aujourd’hui cruellement défaut. C’est peut-être dans notre rapport au don que se trouve la clé de la crise morale que l’humanité affronte aujourd’hui.

EXTRAIT : “Les gens de Kiriwina dans les Trobriand dirent à M. Malinowski : ‘Les hommes de Dobu ne sont pas bons comme nous ; ils sont cruels, ils sont cannibales ; quand nous arrivons à Dobu, nous les craignons. Ils pourraient nous tuer. Mais voilà, je crache de la racine de gingembre, et leur esprit change. Ils déposent leurs lances et nous reçoivent bien.’ Rien ne traduit mieux cette instabilité entre la fête et la guerre.”

L’AUTEUR : Marcel Mauss (1872-1950) est la grande figure de l’anthropologie française, ainsi que le neveu du sociologue Émile Durkheim. Il a construit pendant plusieurs décennies une œuvre protéiforme et a marqué en profondeur l’ensemble des sciences humaines de son siècle. Son essai anthropologique sur le don a bouleversé notre regard historique sur l’économie. Il a su conjuguer son travail de recherche à des convictions socialistes, et s’engagea en particulier en faveur du colonel Dreyfus.